

LECTURES ET CRITIQUES

COMPTES RENDUS

Banfi, Emanuele, ed., *Sull'origine del linguaggio e delle lingue storico-naturali. Un confronto fra linguisti e non linguisti. Convegno interannuale 2012*, Roma, Bulzoni, 2013, coll.: Società di linguistica italiana (1), 258 p., ISBN 978-88-7870-871-6.

Une nouvelle publication sur l'origine du langage, il s'agit là d'un des thèmes les plus persistants et controversés du domaine des sciences humaines. Remis à l'ordre du jour grâce aux succès obtenus par les sciences bio-évolutives de ces dernières décennies, le sujet a cependant fait trop souvent l'objet de généralisations dues à des divulgations hâtives car la popularité d'un thème peut avoir en boomerang des effets de déviance sur son destin scientifique. Les initiatives qui en favorisent l'examen critique en sont donc d'autant plus opportunes.

D'un côté la nature composite du langage humain impose le recours à diverses disciplines pour l'étude de sa formation et de son histoire ; de l'autre cette interdisciplinarité rend assez problématique, et peut-être d'ailleurs non souhaitable, l'émergence d'une science unifiée ayant pour objet le langage et les langues. Remplacer, comme cela se fait de plus en plus souvent, le terme englobant "linguistique" par l'expression "sciences du langage" constitue une norme de bon comportement épistémologique, sans résoudre pour autant le problème des rapports et éventuelles convergences entre

ces sciences. Dans le cas de l'origine du langage, l'hétérogénéité des compétences est sans doute encore plus accentuée du fait que toute hypothèse et acquisition sur les conditions abstraites qui rendent possible le langage doit pour le moins être conciliable – c'est une première hypothèse minimale – avec ce que l'on a appelé longtemps la "vie des langues", c'est-à-dire la réalité historique et empirique des idiomes naturels, de leur usage et de leur évolution dans les pratiques linguistiques.

De là est née l'initiative de la Società di linguistica italiana (<http://www.societadilinguisticaitaliana.net>) visant à consacrer un de ses séminaires interannuels à une "confrontation entre linguistes et non-linguistes" sur le thème en question.

Il s'agit d'évaluer le rôle effectif des linguistes dans l'élaboration d'un thème qui est né hors de la linguistique comme produit du naturalisme anthropologique de lignée épiciurienne, qui a ressurgi dans les philosophies de l'histoire de l'époque pré-moderne, qui a été intégré par la philosophie des Lumières pour confluer enfin dans les théories de l'évolution d'inspiration darwinienne et néo-darwinienne, et inspirer aujourd'hui un domaine disciplinaire désormais bien balisé comme "linguistique évolutive". Mais il s'agit d'un thème dans lequel se sont fondues, parfois sans réflexion préalable, deux approches génétiquement différentes qu'il faut distinguer : celle qui concerne l'origine de la faculté de langage et celle qui se penche sur les

origines des systèmes symboliques sous-jacents aux langues naturelles. Ce sont là deux apports bien évidemment en stricte connexion mais pas immédiatement identifiables, et l'on court le risque de réduire l'ensemble du problème à une vision philosophico-épistémologique grossièrement naturaliste. En somme il s'agit d'une sorte de thème de frontière pour les linguistes de profession, dans la mesure où leur travail s'applique aux langues comme objets historiques donnés et à des états de langue envisagés comme des objets épistémologiques relativement isolables.

Vues les limites de cette note de lecture sur un volume comprenant treize contributions, je me concentrerai sur un nombre réduit d'articles qui traitent de points très spécifiques sur les intersections entre glottogénèse et fonctionnement des langues, et qui paraissent ainsi les plus pertinents pour la vérification de l'hypothèse minimale évoquée plus haut en vue de valider toute théorie glottogénétique : vérifier sa compatibilité avec les modalités effectives de fonctionnement d'une langue naturelle, ainsi qu'avec ses comportements diachroniques. Ce choix m'oblige toutefois à sacrifier de nombreuses communications qui touchent à des aspects historiques, à des valeurs méthodologiques générales quant au problème traité, ou encore à des aspects spécifiques de dispositifs de recherche dans les sciences bio-cognitives, travaux qui contribuent tout autant à dresser de manière complète le tableau offert par l'ensemble des contributions.

M. Mancini (*Il paradosso darwiniano: convergenze e divergenze di paradigma*) met en évidence les asymétries des emprunts de paradigmes entre les sciences biologiques et les sciences du langage. D'un côté on impose aux phénomènes linguistiques des modèles hétéronomes, de l'autre on importe de la linguistique « uniquement ce qui est fonctionnel à son propre discours, peu importe s'il s'agit de schémas et modèles périmés (Schleicher)

ou déqualifiés (Greenberg et les macro-comparatistes russes) » (p. 105-106). Ce jugement sévère concerne en particulier la génétique des populations de Cavalli Sforza, dernier exemple d'une longue tradition qui identifie la continuité ethnique avec la continuité biologique. Les deux « se reflèteraient dans la communauté linguistique qui finirait par acquérir, par propriété transitive, les principales caractéristiques des deux premières » (p. 107-108, et plus avant p. 130-135, pour une analyse détaillée du parallélisme génético-linguistique). De fait les mécanismes de transmission héréditaires et la sélection naturelle ne montrent d'analogies avec les processus historiques de transmission linguistique qu'au prix d'une simplification à l'extrême des phénomènes en jeu.

Les éléments de contingence éminemment propres au devenir historique semblent s'opposer de façon décisive à l'institution de parallélismes mécaniques tels que celui qui est rappelé ci-dessus. Par ailleurs la catégorie de la contingence n'est pas non plus étrangère au devenir naturel, comme le rappelle dans un livre récent (*La vita inaspettata*, 2011) T. Pievani, l'un des « non-linguistes » participant à ce colloque. La somme des deux contingences rend encore plus problématique une éventuelle modélisation de l'évolution naturelle et de l'évolution linguistique comme processus parallèles. Pievani apporte cependant quelques arguments en faveur de ce modèle (*L'evoluzione del linguaggio e la grande « espansione umana »*), tout en restant attaché à une double prémisse : premièrement les modèles évolutifs sont à appliquer au langage comme faculté humaine, et non à ses expressions culturelles sédimentées dans les langues (p. 154) ; deuxièmement les cas particuliers de parallélisme génético-linguistique apparent (comme celui qui est décrit dans un article de Q. Atkinson [*Phonemic diversity supports a serial founder effect model of language expansion from Africa*, 2011]) seraient à considérer comme un fait à expliquer,

plutôt que comme un principe d'explication.

L'article d'Atkinson est justement pris en considération par F. Albano Leoni comme *case study*, et ce afin de montrer la façon dont le répertoire conceptuel de la linguistique peut être utilisé de façon erronée quand on l'applique en dehors du domaine où il a été forgé et pour des finalités différentes de celles pour lequel on l'a créé. Atkinson, on le sait, a institué une relation inverse entre la distance d'une population de la « patrie » africaine de l'homo sapiens et la richesse du patrimoine phonologique des langues correspondantes.

Ce patrimoine de type linguistique s'appauvrirait progressivement, parallèlement à l'appauvrissement du patrimoine génétique des populations en question. L'argument d'Atkinson se fonde sur une hypostasie des phonèmes comme entités naturelles discrètes, repérables et dénombrables ; or, cela n'est pas soutenable si on considère, comme le fait F. Albano Leoni, que les phonèmes sont des constructions mentales ou instruments métalinguistiques : entités immatérielles dont la nature dépend avant tout des critères de définition.

On mesure, dans un cas comme celui du parallélisme génético-linguistique, l'importance de l'analyse conceptuelle qui demeure une condition pré-requise fondamentale lorsqu'on affronte un thème aussi hétéroclite que celui de l'origine du langage. P. Ramat (*Are all languages equally complex?*) nous fournit un exemple d'une telle analyse à propos de la complexité et du rapport entre complexité et typologie. A. Moro (*Kataption, o sulle ragioni (perdute) della grammatica universale*) inclut d'ailleurs une formulation explicite de ce principe de précaution lorsqu'il insiste sur l'importance de « définir dans le cas de la recherche empirique, notre perspective philosophique, scientifique pré-expérimentale en un certain sens ; sinon [...] on devient aveugle face à

l'évidence des faits » (p. 143).

Quand on examine la « vie des langues », l'élément qui semble le plus significatif entre tous, dans la confrontation avec une perspective naturaliste, est la contingence qui agit dans leur histoire. Tel est le message, exprimé dès son titre (*La lingua inaspettata*), de la contribution tenue par T. De Mauro en conclusion de la journée d'études. À propos de ce que les sciences naturelles peuvent enseigner sur l'histoire de la sémiotique des espèces vivantes, humaines et non, T. De Mauro écrit : « Le linguiste aurait tort de l'ignorer. Mais, s'il ne l'ignore pas, il a le droit et le devoir de signaler qu'il y a un hiatus entre les évidences naturalistes et les évidences linguistiques » (p. 253).

En conclusion de cette note, je rappellerai du moins les titres des communications dont je n'ai pu rendre compte : *L'origine del linguaggio. Ricognizioni storiche e valenze epistemologiche* (L. Formigari), *Darwin e l'origine del linguaggio fra storia naturale e teoria* (S. Gensini), *Sintassi e semantica tra neuroscienze e linguistica* (A. Elia), *Per una tecnologia dello speech-making: scienze cognitive e specie-specificità del linguaggio umano* (A. Pennisi), *Cambiamento linguistico e teoria dell'evoluzione delle specie* (L. Renzi), *Spiegazioni evolucionistiche del linguaggio tra linguistica e biologia: il caso exaptation* (F. di Vincenzo & G. Manzi).

Lia FORMIGARI
Université La Sapienza, Rome

Hein, Jeanne & V. S. Rajam,
The Earliest Missionary Grammar of Tamil. Fr. Henriques' Arte da Lingua Malabar: Translation, History and Analysis, Harvard University, Department of South Asian Studies. Distributed by Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts and London, England, Harvard Oriental Series, (Book 76), 2013, 348 p., ISBN: 978-0-67472723-6.

The *Arte* of Henriques is a remarkable work, first and foremost because it is the earliest missionary grammar available for any Indian language, which makes it unique in the field (p. 281). It constitutes the only record, dating back to the 16th century (p. 16), of a Tamil dialect spoken on the Pearl Fishery Coast (a part of the Coromandel Coast, in Southern India). Furthermore, it is a grammar compiled exclusively on the basis of what Henriques heard spoken in the Fisherman community where he was proselytising (p. 257).

The book was written by the late Jeanne Hein and by Rajam Ramamurthi (professionally known as V. S. Rajam), both independent scholars. Rajam is also the author of a significant work, *A Reference Grammar of Classical Tamil Poetry: 150 B.C.- Pre-Fifth/Sixth Century A.D.* (Memoirs of the American Philosophical Society, volume 199, 1992).

The authors' goals are summarized in the title but can be clearly understood only by reading the three prefaces, dated 1978-1979 (pp. i-ii), 2011 (pp. iii-vii) and 2012 (pp. vii-ix). One of these goals was to make available to the general public, as an English translation, the content of the original Portuguese manuscript, on which Jeanne Hein started work in 1964, joined in 1978 by V.S. Rajam. They also wanted to provide contextual information with regards to both the history and the language, so that the book would be useful for linguists, for historians and for all

scholars interested in South India as well as in the history of Christian missions in the area (p. ii). Their project was however halted by the 1982 publication as a critical edition (Julius Groos Verlag, Heidelberg) by Hans J. Vermeer of the Portuguese text. The authors' publication project was revived in 2009.

The Table of Contents (pp. x-xv) follows the prefaces and outlines the organisation of the book. The five parts into which it is divided illustrate the logic behind the book, and its structural cohesion is apparent despite the book being co-authored. The authors reveal the uniqueness of the work under study, highlighting its linguistic peculiarities and examining its every aspect from a scientific perspective. The two authors did not simply produce a translation of Henriques' Grammar (Part II, pp. 35-230) but placed it solidly within its historical context (Part I, pp. 1-34). A summary of the organisation of the manuscript is also supplied (Part III, pp. 231-256) along with a critical analysis (Part IV, pp. 257-282) and a number of appendices (Part V, pp. 283-322).

In their analysis the authors state that their intent was to both highlight the varied information to be inferred from Henriques' presentation as well as to describe Henriques' approach to the description of the language he faced (p. 257). They also state that a fully detailed linguistic analysis of the language described by Henriques was beyond the scope of their enterprise (p. 257).

The work presented here "has come to this day of publication after long struggle" (p. iii). The difficulties encountered are related in the first preface (1978-1979) written by Hein herself, as well as in the second preface written in 2011 by her husband Norvin Hein, who did not want to see his wife's work disappear, and in the third preface by V.S. Rajam, who describes, in an emotional tone, her and Jeanne Hein's effort and tenacity.

In addition to involving the reader on an emotional level, the preface helps us understand not only the amount of work involved in putting together the book but also the way in which the two authors worked together over the years. This puts into perspective some of the stylistic choices which they made, choices which could otherwise have been questionable.

One such choice was the decision to translate into a form of English which appears somewhat archaic to the modern reader. Perhaps the authors wanted to keep the translation as close as possible to the original, the use of the two pronouns 'thou' and 'ye' allowing them to reproduce the Tamil social stratification which governs the use of 'nī' (2p. sing.) or 'nīr' (2p. sing. hon.). However, it is possible to find elements in the text that contradict such a pragmatic assumption (p. 290). So for example on page 67 'ye' is used to translate both 'nī' and 'nīr', while 'you' translates the second person plural pronoun in Tamil. However, on page 81 the use of pronouns is inverted and 'thou' is used to translate both the formal and informal second person singular. It would therefore perhaps have been advisable to standardise this aspect in the final editing stages, perhaps justifying the choice to the reader, particularly since further occurrences appear in those parts that follow the translation (e.g. in the conjugation of the verb 'to be' such as "thou art" pp. 200-222).

Part I describes the historical background and it is obviously written by Hein (cf. note 1, p. 1) who incorporates here an article she had published in 1977 in *The Indian Church History Review*, Vol. XI. Although it does not add anything new to the existing documentation, and some information regarding later missionaries is incorrect,¹ the first chapter allows the

reader to become acquainted with the historical and social conditions under which the missionaries proselytised in South India and what motivated them to learn the local languages. The link between this need and the creation of the first aid for the missionaries to learn Tamil was Francis Xavier, as outlined here. The subsequent presentation of Henriques and his *Arte* introduces the translation itself.

In Part II, the authors' translation and linguistic notes achieve what the presentation of the manuscript in the previous edition by Vermeer (*The First European Tamil Grammar: A Critical Edition*, 1982) failed to produce. The text is finally accessible to a readership unfamiliar with Portuguese, and the linguistic peculiarities are highlighted in detail.

Linguistic notes can be grouped into three categories:

1) Notes on the handwriting in the manuscript and its interpretation (i.e. note 153, p. 58; note 202, p. 82).

2) Notes on the comparison between the data found in the *Arte* and that found in other works by Henriques. These show the linguistic variation in the Tamil described (i.e. note 174, p. 64), such as the difference between 'pinchadi' and 'penchadi' (wife), found in the *Arte*, and பெண்சாதி: (peṇcāti), found in *Doctrina Christam* (i.e. note 272, p. 104, note 274, p. 105).

3) Notes which offer a new interpretation of the data, when compared with the interpretation found in Vermeer (i.e. note 149, p. 56).

Regarding the first category, suffice it to say that only in rare cases do we find unsuitable interpretations of the abbreviations typical of the Portuguese spoken in the 16th century. The most representative example can be found in

1 The references of year which follow some missionaries' names are incorrect. Nobili arrived in India in 1605 and not in 1604 as it is stated; Gaspar de Aguiar was born in 1588

and not in 1620, Balthasar da Costa was born in 1610 and not in 1720, finally the 1728 written next to the name of Costantino Beschi must be assumed to refer to his grammar *Koṭun Tamīl*.

note 378 on page 225 where the authors, in disagreement with Veermer (p. 117), interpret the Portuguese abbreviation (cf. Borges Nunes, p. 105, n.52 e 54)² as the contraction of *ammā* ('mother') rather than that of 'Maria'.

As for the second category of notes, aside from demonstrating the authors' zeal, they will encourage future comparative studies of the *Arte* and other works by Henriques, since the former appears to be substantially different in that it does not reflect the formal style found in the other works of Henriques (p. 258).

Finally, the notes of the third category, far too numerous to be taken into full consideration here, are relevant in that they offer new readings of Henriques' manuscript, along with the authors' intuitive translations. See for instance notes 329 & 330, p. 165, where the authors argue, *contra* Vermeer (p. 163), that *pelliren* means "I defecate" (against Vermeer's "to pour forth", p. 160), and that *molliren* means "I urinate" (against Vermeer's "to draw water"). They also underline once more the uniqueness and relevance of the *Arte da Lingua Malabar*, which differs greatly in its approach both from the local traditional grammars of Tamil (p. 260) and from those subsequently produced by other missionaries.

The last two sections of the book (Part III and Part IV, pp. 231-282) are undoubtedly the most important ones. Without them the translation notes would not have their full value, and the reader would not be able to appreciate the contribution to the scientific community made by the translation of Henriques' manuscript. Without overlooking some of Henriques' limitations (i.e. note 280, p. 107; note 398, p. 242; p. 254; pp. 272-273), the missionary linguist's thought processes in attempting to formulate and present grammatical rules (i.e. p. 274:

the struggle for elaborating the notion of the "passive") in pedagogical terms is described, along with the challenges faced by Henriques in a fragmented social environment. The authors highlight (pp. 264-266) how Henriques clearly perceived this environment as characterised by a complex organisation (see the thoughts on p. 278, which offer perspectives of research both in anthropological and ethnolinguistic terms) and a situation of diglossia. Indeed, Henriques identified different way of speaking (e.g. among those persons who are more learned p. 77; p. 81). The remarks allow the observant scholar to perceive the importance of the text among the historic-linguistic studies of Tamil and to appreciate Henriques' faculties of observation.

Father Henriques was unaware of the Indian grammatical tradition (pp. 260-267) and had to cope with various limitations including the structural differences between Tamil and his reference languages (Portuguese and Latin); the grammatical model of Latin which he had to refer to (of particular interest are the considerations presented in note 221, p. 86); and the pedagogical aims which prompted him to write this grammar (i.e. note 390, p. 238).

The authors show how, in spite of this, he was able to identify the most relevant characteristics of the structure of the Tamil language, making important observations (see pp. 239-240), such as about the usage of the plural and the accusative, the absence of a copula (p. 254) and the SVO syntactic order (for which he gives sentence word-order rules, p. 255), to mention but a few.

Henriques' own teaching method is presented and carefully analysed in Part IV (p. 259). Emphasizing Henriques' pedagogical abilities, the authors show how the method was developed on the basis of the agglutinative nature of the language described.

2 Eduardo Borges Nunes. (1981). *Abreviaturas paleográficas portuguesas*. (s.n.).

Also noted is the amount and variety of social and ethnographic information which can be inferred from the text and which allows one to embark on the study of the *Arte* in a historical sociolinguistic perspective by correlating the linguistic variation recorded with the types of speakers identified (pp. 278-280). It is also worth noting how the analytical form and the critical spirit with which the summary and the commentary on the grammar are presented allow the readers to familiarize themselves with the content of the *Arte* and enable them to understand and appreciate it in its entirety.

Part V consists of six appendices (pp. 283-322) followed by a bibliography (pp. 323-329), and a well-organised analytical index (pp. 329-332) and Rajam should be regarded as the sole author for this section – if only on the strength of what Norvin Hein says in the second preface (p. vii).

The first two appendices (*App. A: Vowels, App. B: Consonants*) are particularly noteworthy as the data in them, organised into tables, offers the reader an instant picture of the linguistic variation recorded by Henriques. The appendices are also very helpful for understanding the language examples presented in the *Arte*, as they show the orthographic conventions used by Henriques to reproduce sounds unknown in his language. Moreover, these two appendices lay the foundation for a new perspective of research in the field of historical linguistics: the analysis and reconstruction of the phonological system of a specific variety of Tamil in the 16th century.

The three subsequent appendices (*App. C: Nominal Suffixes, App. D: Verbs, App. E: Tenses and Subtenses*) seem to function merely as receptors of the grammatical elements found in the *Arte*. Along with *Appendix F: Tamil Words*, they represent a potential tool for further research. In particular Appendix F could be the basis for a dictionary of this specific

variety of 16th century Tamil.

The final appendix (pp. 320-322) attempts to present Henriques' literary works both extant and those no longer available, supplying the necessary information to locate the former.

Unfortunately the data has not been updated and two major works are missing from the bibliography, namely *Colporu!* by Gregory James, 2000,³ which would have allowed Rajam to supply further information on, for example, Henriques' Dictionary (2000: 94), and *Disputed Mission* by Ines G. Županov 1999,⁴ which would have allowed her to indicate the Bodleian Library, Oxford, as the location of the *Doctrina Christam* and the 1580 *Confessionario* (both under Vet. Tam. Or. (1)-(2)), the latter reported as non-extant. Given the fact that this final appendix seems to be reproduced from Hein [1977], a revision would have been called for.

This is perhaps the major deficiency of the volume (when considered as the most up-to-date study on Henriques) because it could hinder the advancement of studies for scholars who are not experts in the field. Thus, it is not surprising that a 'state of the art' in missionary history and linguistics is completely absent from the bibliography, as are other works by Županov, and the recent publication by Zwartjes, which specifically deals with Portuguese missionary grammars.⁵

Regardless of its shortcomings, the value of this book as a whole is indisputable. It not only offers a clear and stimulating read but at long last it makes available to a wider scientific community

3 Gregory James (2000). *Colporu!. A History of Tamil Dictionaries*. Chennai: Cre-A..

4 Ines G. Županov (1999). *Missionary Tropics. Jesuits Experiments and Brahmanical Knowledge in Seventeenth-century India*. Oxford: Oxford University Press.

5 Otto Zwartjes (2011). *Portuguese Missionary Grammars in Asia, Africa and Brazil, 1550-1800*. Series SiHoLs, Vol 117. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.

the content of the first description of a variety of 16th century Tamil produced by a European.

Additionally, directions for further research are outlined, in disciplines such as history and linguistics (including its various branches i.e. historical linguistics, contact linguistics, sociolinguistics, missionary linguistics, ethnolinguistics) as well as for the study of the Dravidian grammatical tradition. To conclude, the goals which the authors had set themselves have been achieved.

Cristina MURU
University of Tuscia, Viterbo, Italy

Muni Toke, Valelia, *La grammaire nationale selon Damourette et Pichon 1911-1939. L'invention du locuteur*, préface de Michel Arrivé, Lyon, ENS Éditions, 2013, coll. « Langages », 346 p., ISBN 978-2-84788-370-1.

L'Essai de grammaire de la langue française de Damourette et Pichon est un monstre de 4700 pages, étrange et fascinant, qui n'a d'équivalent dans aucune langue, aucune nation. Nous avons tous, nous les grammairiens, trempé à un moment quelconque dans ce maëlstrom, mais jamais en lecture suivie ; du bout des orteils tout au plus ; des orteils admiratifs et fascinés certes. Il a fallu à Valelia Muni Toke une vaste culture et une étonnante agilité d'esprit pour oser maîtriser ce compendium en sept tomes, avoir tenté de dominer l'entreprise originale de deux amateurs qui n'étaient pas seulement distingués, mais dotés de têtes théoriques – linguistique et politique –, enfoncées dans leur époque ; et qui ne reculaient devant aucune audace, Edouard Pichon surtout. La tête pensante, le poisson-pilote, c'est lui. Médecin distingué, gendre de Pierre Janet, à l'époque gloire incontestée de la psychologie, dès

l'après-guerre, le Dr Pichon se passionne pour Freud, se fait analyser et se découvrira lui-même plus tard un disciple particulièrement original, Jacques Lacan. Il est très vite un notable du domaine. Plusieurs analyses impressionnantes, comme celle de la négation (la distinction entre forclusif et discordantiel), et son nom devient célèbre aussi bien chez les linguistes que chez les psychanalystes. Il peut être considéré comme un des fondateurs de cette discipline en France, faisant ainsi, du même mouvement, de la psychologie conditionnée par la linguistique un instrument d'analyse primordial. Avec cela, politique tranchant, engagé, admirateur de Charles Maurras et de l'Action française. Et pour faire un attelage productif, il réquisitionne son oncle, Jacques Damourette, de la même mouvance sociale, malade et très tôt retiré qui, à domicile, compile des brassées de textes et d'exemples.

L'entreprise des deux chercheurs vise à embrasser et définir des systèmes de langue identifiés grâce à la psychologie, mais analysés par des outils linguistiques jugés adéquats, conduisant ainsi parfois à d'étonnantes alliances. Faire fonctionner conjointement Freud et Maurras n'est pas évident, mais s'inscrit, grâce à eux, dans une querelle épistémologique qui s'étend sur tout le siècle : herméneutique contre positivisme, philosophie du sujet contre structuralisme, et ici le nationaliste Maurras pointe son nez, contre une ambition d'envol international de la linguistique.

Chaque analyse implique des prises de parti propres qui s'inscrivent dans un système. *La Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal s'invite aussitôt comme modèle systématique et raisonné – à la longueur près. Damourette et Pichon écrivent donc, évoquant un sujet parlant grammairien de leur genre, dans une phrase prophétique et programmatique : « C'est dans les ressources intuitives de sa connaissance naturelle de cet idiome

que son intelligence trouvera les éléments de la construction synthétique.»

Esquisse d'une théorie de l'énonciation articulée à une perspective socio-linguistique ; car chacun des locuteurs est soigneusement (ou approximativement, c'est selon) situé dans sa parlure.

À ces quelques traits, on repère un ouvrage aussi hardi et spectaculaire qu'imprudent ; du moins d'une spectaculaire richesse, en particulier pour l'analyse du langage. Si osées que soient parfois les extrapolations, Damourette et Pichon ont fait des sept tomes de cet énorme ouvrage un incomparable outil de recherche et d'identification. Mais, de son côté, le mérite de Valelia Muni Toke, c'est d'avoir construit, pièce à pièce, à leur contact, un des outils d'analyse les plus remarquables depuis la publication des sept tomes constituant *Des Mots à la Pensée*.

Car *Des Mots à la Pensée* constitue un ouvrage aussi touffu que paradoxal dont V. M. T. tente de démêler les grandes lignes. La première opération est d'isoler et démêler les taxièmes, en privilégiant les problèmes énonciatifs, articulation du social et des systèmes de langue. S'opposant ainsi à la fois à Durkheim qui privilégie les ensembles collectifs et à Saussure qui vise le côté social, D. et P. se concentrent sur le psychique pour isoler les principaux mécanismes de l'esprit humain, dégageant, pour reprendre leur terminologie, les taxièmes des sémièmes. Ils veulent pénétrer dans la vie même de l'esprit humain. Pour eux, impossible de penser la langue en dehors de l'individu et de son jeu dans la société, l'objectif étant de constituer un inconscient collectif national.

Entendons-nous : chez D. et P., psychique est équivalent de mental et renvoie donc directement aux usages. Il est impossible de penser la langue en dehors de l'individu et de son jeu dans la société ; ils visent, sans autre détour, à constituer une psychologie sociale. Qu'on retrouvera primitivement dans le discours intérieur.

À condition qu'on sépare nettement une linguistique spéculative propre aux adultes qui vise la généralisation par déductions, et donc vise à constituer une grammaire et une linguistique sensorio-actuelle propre aux enfants qui se contente d'inductions et n'a pas besoin de généraliser. C'est le langage qui est support de spécification de la pensée. Au congrès de Psychologie, à Paris, en 1937, Pichon privilégie l'hypothèse de systèmes propres et, psychologue avant toute chose, s'oppose à de purs linguistes comme Guillaume.

Bref, la démarche de base, c'est remonter du signifiant au signifié ; mais la visée d'ensemble est avant tout de constituer un système psychique. Pichon retrouve Saussure dans ce mouvement même. Et la grande tradition cartésienne qui met le sujet pensant au centre de l'analyse.

Le mouvement se pare d'une finalité patriotique : cette langue bourgeoise, la nôtre, est constitutive de la nation. « La langue fédère la nation et en fait une patrie. » Elle unifie l'épilinguistique, comme dirait Antoine Culioli, première approche des systèmes linguistiques, pour en faire un système métalinguistique qui contribue, par sa stabilité même, à former l'idée de patrie. On peut alors exalter notre langue comme la marque d'une civilisation avancée. La hiérarchie des langues correspond à la hiérarchie des civilisations ; Pichon retrouve Maurras. Et on n'est pas si loin de Chomsky, qui recherchait à sa manière un locuteur idéal, typique d'une civilisation avancée, en somme un nynégo-centrisme : « Rationnel et social, il s'éprouve comme être social et comme être semblable à son allocataire ». On retrouve une République formée par ses élites, en l'espèce la République française à l'inconscient collectif toujours menacé.

Ces auteurs, si fortement marqués politiquement, rencontrent de multiples préoccupations de leurs contemporains.

V. M. T. égrène des remarques d'eux en notes au long des pages de son ouvrage ; on trouvera de longues citations de Tesnière, de Bourdieu, d'Engler, de Chomsky qui ouvrent des pistes à la critique et font de ce livre un vivant forum de discussions. Comme le remarque Michel Arrivé dans sa belle et admirative Préface, Pichon est immergé dans ce monde contemporain qui l'étonne et qui l'admire ; c'est Lacan, entre autres, qui le désigne comme un « grammairien sensationnel ».

Valelia Muni Toke est d'origine wallisienne. Elle dédie son livre à ses grands-parents « qui ne parlaient pas français », marquant implicitement que la décision d'acquérir une langue, en l'espèce le français, est la marque d'un citoyen particulier qui se reconnaît dans les valeurs de notre idiome et vise à créer un être particulier ouvert sur une signification générale.

Jean-Claude CHEVALIER
UMR 7597 HTL Université Paris
Diderot

Kiefer, Ferenc, P. G. J. Van Sterkenburg & Permanent International Committee of Linguists, eds., *Eight decades of general linguistics: the history of CIPL and its role in the history of linguistics*, Leiden, Boston, Brill, 2012, viii, 518 p., ISBN 9789004218130.

Le CIPL (Comité International Permanent des Linguistes), fondé en 1928 durant le premier congrès international des linguistes à la Haye, et qui est proche de son centième anniversaire, propose par ce volume une réflexion sur son histoire et sur le rôle qu'il a joué dans les études linguistiques, dès sa naissance jusqu'en 2008. Pour ce faire, les éditeurs ont choisi dix-neuf conférences plénières (*key lectures*), extraite chacune d'un des congrès (de Genève, 1931, à Seoul, 2008), à l'exclusion des congrès de Rome (1933)

et de Copenhague (1936) qui n'ont pas été pris en compte. Le résultat de ce choix est le suivant.

Otto Jespersen, « Que pensez-vous de l'adaptation [sic] d'une langue internationale ? » (2^e, Genève, 1931) ; Louis Hjelmslev, « La structure morphologique (types de système) », (5^e, Bruxelles 1939) ; George K. Zipf, « Relative Frequency and Dynamic Equilibrium in Phonology and Morphology » (6^e, 1948, Paris) ; Pierre Delattre, Franklin S. Cooper, Alvin M. Lieberman and Louis J. Gerstman, « Speech Synthesis as a Research Technique » (7^e, Londres, 1952) ; André Martinet, « Les 'laryngales' Indo-européennes » (8^e, Oslo, 1957) ; Uriel Weinreich, « Research Frontiers in bilingualism Studies » (8^e, Oslo, 1957) ; Noam Chomsky, « The Logical Basis of Linguistic Theory » (9^e, Cambridge, Mass., 1962) ; Jerzy Kuriłowicz, « On the Methods of Internal Reconstruction » (9^e, Cambridge, Mass., 1962) ; Roman Jakobson, « Linguistics in Its Relation to Other Sciences » (10^e, Bucharest, 1969) ; Joseph H. Greenberg, « Numeral Classifiers and Substantival Number: Problems in the Genesis of a Linguistic Type » (11^e, Bologna-Florence, 1974) ; William Labov, « On the Use of the Present to Explain the Past » (11^e, Bologna-Florence, 1974) ; John Lyons, « Basic Problems of Semantics » (12^e, Vienna, 1977) ; Simon C. Dik, « Some Basic Principles of Functional Grammar » (13^e, Tokyo, 1982) ; Robert H. Robins, « Wilhelm von Humboldt's Notion of Linguistic Creativity » (14^e, Berlin, 1987) ; Bernard Comrie, « Holistic versus Partial Typologies » (14^e, Berlin, 1987) ; Ken Hale, « On the Human Value of Local Languages » (15^e, Quebec, 1992) ; Gilbert Lazard, « Grandeur et Misère de la Typologie » (16^e, Paris, 1997) ; Emmon Bach, « Linguistic Universals and Particulars » (17^e, Prague, 2003) ; Grzegorz Dogil, « Aspects of the Neural Representation of Spoken Language » (18^e, Seoul, 2008).

Le livre offre évidemment plusieurs motifs d'intérêt.

Un premier, très évident, est le fait que les auteurs des articles ici recueillis occupent chacun une place importante dans l'histoire de la linguistique et leurs travaux et leurs idées sont bien connus des savants et constituent des pierres miliaries des sciences du langage. Mais ce même constat entraîne qu'un compte-rendu détaillé serait peut-être non seulement trop long (par rapport à l'espace ici octroyé), mais également inutile, parce qu'il ne pourrait rien dire de plus que ce que la communauté déjà connaît (d'autant plus qu'une synthèse de chaque article a été rédigée par les éditeurs, p. 3-9).

Un deuxième motif d'intérêt, très important sur un plan général, est que le volume rend visible et presque tangible, le changement de la linguistique, de ses paradigmes et de ses objets d'étude tout au long des huit décades qu'on observe ici. En fait, la relation d'ouverture, signée par Otto Jespersen, est dédiée à la question des langues internationales (thème désormais aux marges du débat, d'autant plus que, contrairement à ce que pensait Jespersen, une langue naturelle, à savoir l'anglais, s'est affirmée comme véhicule planétaire de la communication scientifique, ce qui d'ailleurs est prouvé par ce volume, où l'anglais est largement dominant, suivi de loin par le français), et la dernière contribution, par Grzegorz Dogil, est dédiée à la rencontre entre neurosciences et linguistique et représente donc le dernier cri de la recherche, tout en montrant d'une façon évidente la distance entre les pratiques expérimentales artificielles de la recherche neurolinguistique et les pratiques courantes non seulement de la recherche linguistique tout court, mais aussi de l'activité langagière des humains.

Entre ces deux extrêmes il y a toute, ou presque, l'histoire de la linguistique occidentale du XX^e siècle. On y rencontre en fait l'aube de la glossématique (Hjelmslev), le structuralisme classique

appliqué à la reconstruction de l'indo-européen (Martinet et Kuriłowicz), l'origine de la linguistique quantitative (Zipf), la maturité de la phonétique expérimentale (Delattre et al.), les études sur le bilinguisme et sur l'interférence (Weinreich), les premiers pas de la linguistique générative (Chomsky), l'exigence de l'ouverture de la linguistique à d'autres savoirs même scientifiques (Jakobson), le thème des universaux (Greenberg et Bach), la sociolinguistique et sa greffe dans les modèles de changement linguistique (Labov), la sémantique linguistique (Lyons), les développements de la linguistique fonctionnelle (Dik), l'intérêt pour l'histoire des idées linguistiques (Robins), la typologie (Comrie et Lazard), le thème, civil autant que scientifique, des langues en danger d'extinction (Hale).

Mais ce volume nous rappelle que, même à l'intérieur de l'espace temporaire entre la première et la dernière conférence, les choses ne sont pas toutes également actuelles. D'un côté il faut reconnaître que la glossématique n'est plus un des moteurs de la recherche théorique ; que le structuralisme classique, surtout phonologique, si étroitement lié à la présupposition de l'existence d'unités hypostasiées, encadrées dans un système serré et autonome, n'est plus en mesure de répondre au défi de la linguistique contemporaine. De l'autre côté, il faut reconnaître que les questions posées, par exemple, au début de la linguistique quantitative, sont encore non seulement très actuelles mais fournissent les outils pour les développements de la linguistique dite de corpus ; et que les instruments d'analyse de la variation sociale, de l'interférence, de l'indétermination du signifié n'ont rien perdu de leur puissance explicative, et sont encore au centre de la discussion. Le volume nous montre donc qu'ici comme ailleurs les paradigmes ont changé et sont encore en train de changer.

On pourrait encore observer que le choix des éditeurs de ne publier que des conférences plénières, choix sans aucun doute sage et légitime, entraîne une conséquence : ce genre académique de conférence est de par sa nature, et malgré des exceptions, plutôt diplomatique, prudent, se caractérise par sa nécessité de plaire, et donc il n'est pas sûr qu'on y trouve l'avant-garde de la recherche, un point de rupture, un tournant décisif pour un domaine de recherche donné. Il n'est pas dit non plus que les communications présentées soient les textes les plus représentatifs de la théorie des auteurs respectifs, ou de leur personnalité scientifique. Mais ceci arrive fatalement quand le choix d'un texte est déterminé non par sa valeur intrinsèque mais par l'appartenance à un genre.

Enfin le volume nous offre l'occasion de quelques observations marginales.

Le CIPL se veut international et en effet il l'est, mais il s'agit d'une internationalité dont l'épicentre, au début et jusqu'en 1957, est fortement, voir exclusivement, ancré dans l'Europe occidentale, et, à partir du 1962, dans le monde atlantique. Ceci est encore absolument vrai en ce qui concerne les orateurs dont les textes sont publiés dans ce volume, et est vrai, à deux exceptions près (Tokyo et Seoul), en ce qui concerne les sites des congrès (et ce n'est peut-être pas un hasard si les deux exceptions concernent les deux pays asiatiques les plus proches du monde atlantique).

Pour conclure, un *desideratum* technique et une observation non linguistique. Le lecteur d'un livre si volumineux, si important et vraisemblablement si cher, aurait souhaité au moins un index des noms (instrument important non seulement pour naviguer, mais aussi pour saisir plus aisément et d'emblée les sources et donc le tissu connectif de cet ouvrage, souvent invisible en surface et que le lecteur peut déceler par l'index). Il est vrai que la science ne doit pas tenir compte du

politically correct, mais il est aussi vrai que, au moins depuis un demi-siècle, une question est posée qui concerne notre façon de concevoir le monde et d'y être, à savoir la question du rôle des genres, des hommes et des femmes. Or la linguistique que présente le CIPL, observée à partir du volume qui le célèbre, est totalement masculine, résultat d'une vision du monde peut-être inconsciente mais certainement vieillie. Ce sera la tâche des prochaines décades du CIPL de nous montrer un changement aussi dans ce paradigme.

Federico Albano LEONI,
Rome

Fryba-Reber, Anne-Marguerite,
Philologie et linguistique romanes.
Institutionnalisation des disciplines
dans les universités suisses (1872-1945),
préface de Gabriel Bergounioux, coll.
« Orbis supplementa », Leuven, Paris,
Walpole, MA, Peeters, 2013, 394 p.,
ISBN 978-90-429-2964-1

Ce gros ouvrage est le résultat d'un long et approfondi travail d'approche visant à définir la fondation, l'insertion et l'organisation des disciplines philologique et linguistique dans le système universitaire suisse, au cours des derniers siècles. À l'inverse du système français centralisé qui prend pour modèle national la création et l'évolution des institutions parisiennes, en tête la prestigieuse Sorbonne et l'École des Hautes Études, fondée en 1866 et installée en Sorbonne, l'organisation suisse est d'emblée diversifiée, fondée sur les systèmes propres aux cantons et particulièrement aux grandes villes : Berne, Fribourg, Genève, Lausanne, Zurich, chacune au nœud d'inflexions politiques, religieuses ou intellectuelles, empruntant volontiers concepts et systèmes et aussi leurs chercheurs et enseignants à des universités voisines prestigieuses, allemandes, françaises, italiennes... ou suisses. Il a fallu à

A.-M. F.-R. suivre non seulement la diffusion des institutions, mais aussi les carrières internationales de maîtres suisses, allemands, plus rarement français qui se répandaient dans les universités des pays limitrophes et véhiculaient dans leurs discours et leur enseignement des types nouveaux de recherche. Les carrières de chercheurs célèbres comme W. von Warburg ou Leo Spitzer qui allaient d'université en université selon des attirances financières ou intellectuelles est ici édifiante ; et édifiaient les jeunes chercheurs qui se mettaient dans leur sillage. L'un des plus significatifs, c'est l'itinéraire de Ferdinand Saussure commençant par Berlin, se continuant à Paris, aux Hautes Etudes, auprès de Michel Bréal et surtout d'Antoine Meillet pour s'achever prématurément à Genève.

Il a donc fallu à A.-M. F.-R. courage, ténacité et agilité d'esprit pour réussir à arriver au bout de son entreprise. Et avec plein succès dirons-nous, rendant hommage à l'énorme travail d'inventaire ici réalisé et à la clarté d'un tableau d'ensemble répondant à tant de postulations. Ensemble institutionnel aujourd'hui encore à l'œuvre, marqué dans les pôles de recherche de la modernité même. Le prestige éclatant du *Cours de linguistique générale* de Saussure ou du FEW de von Wartburg, éclairé par les avancées d'une abondante équipe de chercheurs parmi lesquels on compte Paul Zumthor, ont parfois fait de l'ombre aux démarches des chercheurs de l'école berno-zurichoise de dialectologie, de Louis Gauchat à Karl Jaberg et à Jakob Jud ; ils ont pourtant fasciné aussi bien, au début du siècle, les recherches des grenoblois, en pointe de la phonétique avec Ferdinand Brunot – et Algirdas Greimas se souviendra de ces luminaires de sa jeunesse alpine en rédigeant sa *Sémantique structurale* –, qu'en fin de siècle les hypothèses de William Labov qui a toujours proclamé son admiration pour l'école de Jaberg et de Gauchat.

Cette puissance de diffusion, cet étonnant fourmillement, on les retrouvera fortement analysés dans le présent travail identifiant les « carrières » de ces maîtres qui s'achèvent le plus souvent en Suisse, après de multiples détours dans les pays voisins.

Bref c'est un système en constante mutation, ouvert aux influences extérieures, qui réclame interprétations linguistiques et sociologiques. Selon un mode nouveau. Le modèle de tête sera Bâle, première institution à porter le titre d'« Université », inspirée des *Exercices* d'Erfurt, qui adoptera les premiers modèles de « lectiones publicae » instaurées à Zurich par Zwingli. Puis sous le nom de « Hohe Schule » naîtront les institutions de Zurich, Berne, Lausanne, Genève, etc., affichant les titres d'Academia ou de Schola. Enfin le XIX^e siècle verra se créer des écoles dites polytechniques comme Zurich et Lausanne.

Ce qui frappe l'observateur de ces centres universitaires, c'est qu'ils sont en perpétuelle mutation, conduisant A.-M. F.-R. à proposer un inventaire d'une étourdissante érudition, énumérant au rythme de leur évolution les créations d'Universités depuis les Scholae, centres de formation religieuse jusqu'à ces assemblages de facultés de type moderne, comme on en voit à Neuchâtel : sous l'influence des écrits de Jean-Jacques Rousseau et de Johann-Heinrich Pestalozzi, l'éducation devient affaire de gouvernement et donne lieu à de passionnés débats. Vite débordés par le prestige européen des impressionnantes réformes humboldtiennes, garantes des libertés universitaires et modèles de sciences, qui formaient l'enfant à l'intérieur de collèges aux règles strictes avant de l'envoyer à l'Université. Le passage par ces collèges est tenu pour si essentiel qu'on y retrouvera des maîtres comme Nietzsche ou Jakob Wackernagel. L'échange entre savants et pédagogues devient alors primordial et tend à niveler les

différences entre les centres, à les unir. Mais inversement l'afflux des étrangers renforce les antagonismes.

Autre difficulté pour l'historien : les études de langue se partagent entre philologie, étude de langue au sens large, bourrée d'érudition et la linguistique, terme qui se répand à partir d'Emmanuel Kant, spécifiant des recherches qui rapprochent les systèmes de langues ; Jakob Wackernagel puisera tantôt dans l'une et tantôt dans l'autre. De ce couple encore en débat aujourd'hui, l'auteur propose une analyse savante et détaillée référée aux recherches de Pierre Swiggers, qui prennent toute leur force en se fondant sur Hugo Schuchardt. Domaine complexe. A.-M. F.-R. propose en exemple quatre textes clés. Ludwig Tobler (la linguistique, science historique ou science naturelle ?), confrontant Max Müller et Auguste Schleicher, pour fonder la notion de libre-arbitre et pour redéfinir le couple nature/histoire et inventorier des entrecroisements complexes, mais féconds à l'intérieur du couple nature/culture, tels que les proposait Georg Curtius.

Vient enfin Heinrich Morf : il inversera les perspectives, privilégiant les langues modernes et l'inventaire des dialectes et patois. Précédant Saussure qui s'écriera : « Tout dans la langue est histoire ». Tout fait de langue relève d'une collectivité selon un double procédé de continuité et de transformation ; et selon des lois constantes, ajoute-t-il. Constantes et décisives.

Recteur de Berne, Karl Hagen embrasse les différents champs d'une philologie qui pourrait devenir universelle, reconstituant le développement spirituel d'un peuple ; et entrant dans une histoire totale des sciences telle que la propose Henri-Adrien Naville (1888), rejoignant cette sémiologie, rêvée par Saussure comme « science des lois de la vie du langage ».

Esquisse donc d'un vaste mouvement des sciences de la langue qui trouve un accomplissement partiel dans le *Cours de linguistique générale* de Saussure. Moment choisi par l'auteur pour exposer le développement des diverses universités suisses, exposition qui confirmera l'ampleur des recherches d'A.-M. F.-R. Un vaste chapitre IV (p. 101 à 329), en effet, embrasse un relevé très complet des « chaires de philologie romane en Suisse : émergence, généalogie et constellation ». Seront ici examinées successivement les Universités de Zurich, Bâle, Berne, Lausanne, Fribourg, Genève et Neuchâtel, chacune présentant un développement particulier dont A.-M. F.-R. propose un inventaire spectaculairement érudit. Et spécialement sur la période qui va de 1872 à 1895, voit l'institutionnalisation de la philologie en Suisse et la création de multiples chaires dans le domaine.

L'auteur s'attache d'abord à dessiner l'ensemble des disciplines voisines et apparentées, avec les noms des enseignants et le contenu de leurs cours. Puis elle énumère la succession des titulaires qui vise à établir dans leur contexte les cours de ces spécialistes. Tableau qui permet d'esquisser la recherche de ces réseaux qui font fonctionner ces Universités.

Resserrant le scope pour privilégier un développement particulier, on s'attachera avec l'auteur, dont c'est l'Université, à Berne, une des sept grandes universités de la Confédération et parmi les plus importantes, « lieu de synthèses », écrit-elle ; et qui, d'emblée, présente le trait remarquable – et symbolique – d'avoir créé un enseignement de philologie romane pour Adolf Tobler en 1867, l'année même où l'Université de Berlin

2 Miguel Ángel Esparza Torres, Hans-J. Niederehe (2012), *Bibliografía cronológica de la lingüística, la gramática y la lexicografía del español (BICRES IV). Desde el año 1801 hasta el año 1860*, Amsterdam; John Benjamins Publishin Company. Vid. le compte-rendu d'Alejandro Diaz Villalba dans *Histoire Épistémologie Langage*, 34/II, 2012, p. 157-161.

lui offrait une chaire (p. 171-207). Une première démarche, par fondation d'un philanthrope, l'institution de Hofwyl, forme des agriculteurs, puis des instituteurs et enfin éduque plusieurs générations d'adolescents de l'aristocratie suisse et européenne, la famille Saussure et particulièrement notre Ferdinand, beaucoup d'autres comme Charles Pictet et son fils Adolphe. Hofwyl était avec l'institution de Pestalozzi à Yverdon un lieu que l'élite des contemporains ne manquait pas. Ainsi vinrent en visite Foscolo et Cavour.

Fondation du gouvernement libéral (1838-1846), les Radicaux s'installent donc à l'Université de Berne pour en faire un foyer de formation scientifique et politique ; puis viennent les conservateurs et un gouvernement de coalition qui favorise l'Université. En visite, une personnalité marquante, le berlinois Moritz Lazarus vient étudier un état républicain et fédéral. Il encouragera les disciplines philologiques et culturelles. Ajoutons que le bilinguisme franco-allemand devient l'usage de l'Université. Synthèse bilingue de la ville et de la campagne. Le règlement de 1834 prévoit quatre domaines : sciences philosophiques, philologiques et historiques, mathématiques et sciences naturelles ; et militaires enfin.

En 1879, des innovations spectaculaires : sont ouverts des cours de théologie de type vieux-catholique et une école vétérinaire. S'ajoutent beaux-arts, musicologie et archéologie. Selon les besoins, au fil des ans, dans une marche enthousiaste et disparate.

Même désordre dans le recrutement du personnel. En philosophie, c'est d'abord le pieux Friedrich Ris. Puis Karl Hebler, adepte de Lessing. Hostile aux idéalistes allemands. En 78 arrivent deux jeunes philologues latinistes : d'abord Hermann Hagen, ancien étudiant de Bonn et participant de la célèbre édition de Priscien dirigée par H. Keil, puis Hermann Hitzig,

collaborateur lui aussi de H. Keil pour cette même édition, d'abord professeur dans les gymnases ; plus tard, il quittera Berne pour Zurich. Et quelques autres. S'ajoutent deux germanistes : Ludwig Hirzel, qui proclame que sa discipline, l'histoire de la littérature, prétend à être une science et Ferdinand Vetter qui officiera à Berne pendant quarante-cinq ans. S'ajouteront des historiens et des orientalistes dont le célèbre Aloys Sprenger, secrétaire de la prestigieuse Société asiatique de Calcutta. Ces chaires connaîtront des vicissitudes diverses, ici énumérées, avant de voir installés des chercheurs prestigieux comme le germaniste Ludwig Tobler et son frère romaniste Adolf, juste avant son départ pour Berlin. Titulaire pour lui succéder, le berlinois Moritz Lazarus, vedette de la linguistique psychologique inspirée de l'anthropologie humboldtienne ; il proposa une réorganisation de l'Université ; avec plein succès, car on s'écrasait à ses cours.

Viennent ensuite de grands bâtisseurs et d'abord Heinrich Morf, élève de Ludwig Tobler, puis de l'École Pratique des Hautes Études à Paris ; soutenu par Gaston Paris, il fait créer une chaire de philologie romane. C'est à l'EPHE qu'il a rencontré Jules Gilliéron. C'est à Berne qu'il renouvelle les études de philologie romane en organisant des études de terrain, en sorte de former des enquêteurs exceptionnels comme Louis Gauchat, Jules Jeanjaquet et Ernest Tappolet. Morf, de Berne, passera à Zurich, puis Francfort et enfin Berlin. Partout il va illustrer les principes du cours historique. Dans la ligne de Morf, Gauchat qui exploitera la linguistique de terrain quand il succèdera à ses maîtres en cultivant, dans le même mouvement, les textes franco-provençaux ; examinant les

3 Tous mes remerciements au professeur José Gómez Asencio de l'Universidad de Salamanca pour avoir mis à ma disposition ses analyses chiffrées des Actes des congrès de la SEHL depuis ses origines.

patois qu'il met en corrélation, variation phonétique et facteurs sociaux, comme le fera Willam Labov. À lui s'ajoutera Karl Jaberg formant ainsi une phalange dynamique de romanistes suisses issus de l'EPHE, adeptes d'une économie linguistique liée aux variations sociales. Il aide à faire vivre la *Vox romanica* de son ami Jud. L'éloge vibrant que fait d'eux A.-M. F.-R. atteste que la philologie et la linguistique romanes sont devenues un point fort de l'Université de Berne.

Accompagné de multiples documents et statistiques, ce chapitre bernois illustre bien la richesse des investigations d'A.-M. F.-R. ; on trouvera de semblables réussites pour analyser les autres universités suisses, si souvent en interrelation à l'intérieur du cadre suisse, mais aussi avec la France, l'Allemagne et l'Italie.

Il était presque impossible de rendre compte du détail de cet ouvrage exceptionnel, fruit de multiples et longues recherches, écho complexe de réalités complexes. Sinon par quelques sondages convaincants, mais partiels. Pour mieux se persuader de la richesse des vues et des interprétations, se laisser entraîner au vertige de recherches immensément érudites, on renvoie le lecteur à l'examen attentif de l'ouvrage d'A.-M. F.-R. Il ne sera pas déçu.

Jean-Claude CHEVALIER
UMR 7597 HTL Université Paris
Diderot

Battaner Moro, Elena, Vicente Calvo Fernández & Palma Peña Jiménez, eds., *Historiografía lingüística: líneas actuales de investigación. [VIII Congreso Internacional de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística (SEHL). Madrid, España, del 12 al 15 de diciembre de 2011]* Münster, Nodus Publikationen, 2013, Vol. 2, 942 p., ISBN 978-3-89323-014-3.

Les grandes rencontres scientifiques consacrées à un champ disciplinaire sont toujours l'occasion de prendre le pouls de l'état et des orientations de la recherche. C'est ce qui peut constituer l'attrait – pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées linguistiques dans le domaine ibérique – des deux volumes d'*Historiografía lingüística : líneas actuales de investigación*. Ceux-ci rassemblent les travaux présentés lors du VIII^e Congrès International de la *Sociedad Española de Historiografía Lingüística* (VIII CISEHL). Accueilli par l'Universidad Rey Juan Carlos, le congrès s'est tenu à Fuenlabrada (Madrid) du 12 au 15 décembre 2011. Trois professeurs de cette université, Elena Battaner Moro, Vicente Calvo Fernández et Palma Peña Jiménez coordonnent l'édition de l'ouvrage. La SEHL est une société savante fondée en 1995 pour promouvoir l'histoire des sciences du langage, notamment les recherches dans le domaine hispanique. Depuis 1997 elle soutient la gageure d'organiser des rencontres biennales réunissant des spécialistes de la discipline.

Le titre et même le sous-titre des volumes omettent délibérément la désignation d'« actes de colloque ». En ce sens, l'introduction signée par l'actuel président de la société Miguel Ángel Esparza Torres vient précisément expliciter une étiquette que les organismes d'évaluation académique forcent à proscrire car moins bien considérée. L'auteur se fait le porte-parole du malaise de la communauté des cher-

cheurs en sciences humaines en Espagne en revendiquant au passage le rôle des actes des colloques dans la constitution de la linguistique comme discipline dans l'histoire contemporaine et dans son développement actuel. Elles méritent, c'est son plaidoyer, une place d'honneur à côté d'autres configurations, telles que les revues dont il critique le système de qualification et les monographies parfois décriées.

L'ouvrage est structuré en trois ensembles. Il s'ouvre par les textes des conférences plénières ; ils sont suivis du compte-rendu d'une table ronde ; enfin, les communications constituent l'essentiel du corps des deux volumes.

Les cinq conférences plénières (*ponencias*) abordent des questions très diversifiées. Lia Formigari dans « Naturalismo y Ciencias del Lenguaje » présente un panorama général des thèses naturalistes en linguistique. La contribution de María Dolores Martínez Gavilán s'inscrit dans la grammaticographie latine avec son étude sur les avatars de la grammaire latine de Nebrija dans la tradition espagnole : « La revisión de las *Introducciones Latinae*. ¿Qué perdura de la doctrina de Nebrija en el Arte reformado? ». L'étude de Klaus Zimmermann « Criterios para la determinación de la historiografía de la Lingüística Misionera. El caso de *Lucas del Otomí* (manuscrito anónimo del siglo XVIII) » propose l'examen d'une œuvre hybride, aux frontières entre ouvrage strictement métalinguistique (grammaire, dictionnaire) et approche historiographique. La conférence de Miguel Ángel Esparza Torres « BICRES IV (1801-1860) : balance de un proyecto » aborde la question de la constitution de la bibliographie comme recherche en histoire de la linguistique et fait le point sur le répertoire bibliographique *Bibliografía Cronológica de la lingüística, la gramática y la lexicografía del español* (BICRES) qui

en est à son quatrième volume². La partie consacrée aux conférences se ferme avec une étude d'Ascensión Hernández Triviño, « La tradición gramatical mesoamericana. Sus orígenes y formas de expresión », qui soumet à examen les notions de « tradition », « modèle » et « paradigme » en l'illustrant avec le cas des premières grammaires missionnaires.

La deuxième partie de l'ouvrage constitue un compte-rendu des interventions de la table ronde organisée dans le VIII^e congrès de la SEHL qui avait pour titre « La enseñanza de la lingüística y de su historia en el Espacio Europeo de Educación Superior ». Les chercheurs participant à cet événement examinent la place dévolue à l'enseignement universitaire de la linguistique en général et de l'histoire de la linguistique en particulier après les reconfigurations des plans d'étude qu'a représenté l'entrée des universités espagnoles dans l'Espace Européen de l'Enseignement Supérieur (E.E.E.S.). Aussi les intervenants commentent à cet effet les nouvelles maquettes d'études des universités de Cadix, Saint-Jacques-de-Compostelle, Salamanque, Complutense de Madrid et Valence.

Le restant des deux volumes est constitué de 70 articles (le congrès a compté une centaine de communications), qui donnent à lire un répertoire large de thématiques en histoire des idées linguistiques au sein de la SEHL rangés suivant l'ordre alphabétique des auteurs. Il est regrettable qu'aucun regroupement thématique ni chronologique ne vienne guider le lecteur au milieu de la diversité des périodes, des méthodologies et des objets d'étude.

Si l'on se fie au titre de l'ouvrage, le contenu des deux volumes refléterait les lignes actuelles de la recherche en historiographie linguistique. Relevons donc le défi de dresser une cartographie de cette discipline dans le monde ibérique.

En ce qui concerne les périodes étudiées, l'Antiquité classique et le Moyen Age ne sont représentés que par 4 contributions. La période des XVI^e et XVII^e siècles fait l'objet d'un intérêt soutenu avec 21 articles. Les trois derniers siècles suivants sont sur un pied d'égalité puisque le décompte montre – on se dispensera d'explicitier ici quelques doublons – pour le XVIII^e siècle (13 articles), pour le XIX^e siècle (14 articles) et pour les XX^e et XXI^e siècles (13 articles) respectivement. Seuls 5 articles couvrent trois siècles ou plus.

La totalité des contributions prend pour objet d'étude des théories et des ouvrages linguistiques s'inscrivant dans la tradition métalinguistique occidentale, car même le seul article sur la grammaire de l'hébreu analyse un texte qui suit le cadre latin. Il est évident que l'objet privilégié est constitué par la grammaire et la lexicographie de l'espagnol (vid. infra), la moitié des articles étant consacrée à ces deux domaines. Cependant, d'autres langues sont l'objet d'un intérêt pas tout à fait négligeable avec 36 articles : le latin est bien présent ; l'on retrouve également des contributions sur le basque, le galicien, la langue des signes ou l'anglais pour hispanophones. On notera de même des études sur différentes variétés diatopiques de l'espagnol péninsulaire et des Canaries ; une place privilégiée est accordée à l'espagnol d'Amérique. Une mention spéciale doit être faite pour la recherche dans le domaine du portugais. En effet, six contributions portent sur la production dans la tradition de cette langue, témoignant – si l'on y ajoute les articles signés par des auteurs portugais sur d'autres sujets – de la présence très active des chercheurs du Portugal au sein de la SEHL, comme le montre également le fait que le VII^e congrès international de la société s'est tenu en 2009 à Vila Real. Par ailleurs des chercheurs d'autres pays participent au congrès, ce qui lui confère un caractère international.

Si l'on se réfère au type de corpus sur lequel sont basées les études, on constatera qu'il se dessine nettement une option de travail privilégiée puisque 30 textes sur 70 se concentrent sur l'analyse d'un seul ouvrage métalinguistique ou d'un seul auteur. Il est peut-être risqué d'en tirer des conclusions sur la méthodologie historiographique, quoique le format de la communication en colloque se prête typiquement à l'étude monographique. Dans le cas de la SEHL, ce type d'étude a depuis des années un poids prépondérant jamais démenti³. Les recherches sur les sources d'une œuvre ou les influences exercées ne manquent pas (9 interventions), quelques-unes de ces dernières pouvant se réclamer également d'une histoire sérielle : 13 contributions montrent la pratique de cette méthode historiographique, alors que 5 sont consacrées à des panoramas larges. Nous comprenons également dans ces deux derniers groupes les séries constituées de deux traditions mises en regard.

Enfin, quelques études s'attachent à décrire l'œuvre de deux, trois ou quatre auteurs, dont nous épargnons le détail numérique. Toutes ces données sont à prendre avec précaution car il n'est pas toujours aisé de trancher définitivement pour un type distinct.

Il reste à rendre compte des objets linguistiques étudiés, qu'il s'agisse des composantes de la linguistique en général ou de domaines plus restreints. Il est certes ardu de proposer une classification péremptoire de cet ordre et la nôtre est forcément réductrice de la richesse des articles. Sans doute, le premier poste de la liste, en termes quantitatifs, revient à la recherche sur la lexicographie, notamment de l'espagnol, avec 30 articles. Le congrès a inclus une section spéciale consacrée aux travaux sur la lexicographie dont le thème proposé était l'œuvre de Sebastián de Covarrubias (1539-1613), *Tesoro de la lengua castellana o española* (Madrid 1611), le premier dictionnaire

monolingue de l'espagnol, dont on fêtait à cette occasion le quatrième centenaire de parution. L'ensemble des articles de lexicographie ne se centrent pas exclusivement sur Covarrubias, mais aussi sur ses sources, sur la comparaison avec d'autres œuvres et les influences, outre d'autres travaux qui relèvent de cette discipline.

D'autres champs abordés sont la formation des mots (1), la rhétorique (3) et la pragmatique (2), l'orthologie, la prononciation et l'orthographe (3), la sémantique (2), les catégories linguistiques (6), les concepts et notions en usage dans les grammaires (2), la grammaticographie (7), l'histoire de l'édition (3), le canon littéraire (2) ; enfin la didactique des langues et la grammaire scolaire (8) ont une place importante qui ne tient pas seulement aux contributions les choisissant comme sujet principal, mais à l'intérêt marqué dont elles sont l'objet dans de nombreuses études.

Nous devons remarquer également qu'il y a quelques contributions qui ne rentrent aucunement dans le champ de l'histoire des idées linguistiques mais qui ont été néanmoins retenues dans la publication.

Ce tour d'horizon nous amène à constater qu'il est indispensable pour les chercheurs hispanisants en histoire de la linguistique de consulter ces deux volumes pour se tenir informés des savoirs que la recherche contemporaine produit dans cette aire culturelle.

Alejandro DÍAZ VILLALBA
 Université Sorbonne Nouvelle –
 Paris 3 / Universidad de Salamanca

NOTES DE LECTURE

Fryba-Reber, A.-M. & P. Swiggers,
L'œuvre scientifique de Cyprien Ayer
 (1825-1884) : *Grammaire, pédagogie et*
dialectologie, Louvain, Peeters, 2013,
 coll. : Orbis supplementa 39, viii, 180 p.,
 ISBN 978-90-429-2742-1

Pour fixer les buts de l'entreprise, recopions les débuts de la Préface : « Ce recueil vise à apporter une documentation inédite sur la vie et la carrière de Cyprien Ayer (1825-1884) et à examiner son œuvre de grammairien, de linguiste et de pédagogue dans le contexte de l'instauration institutionnelle de la grammaire historico-comparative ».

Anne-Marguerite Fryba-Reber et Pierre Swiggers sont des spécialistes mondialement connus de l'histoire de la linguistique, ils se sont attachés dans cet ouvrage aux débuts de cette discipline dans la Confédération helvétique. Ils ont vu en Cyprien Ayer un précurseur hardi, même s'il s'est montré injuste pour un jeune rival suisse, un novateur lui aussi, qui sera, aux côtés de Gaston Paris, le meilleur introducteur à la dialectologie naissante, Jules Gilliéron. On repère du moins chez Cyprien Ayer les premiers frémissements d'une discipline nouvelle qui confronte langues, dialectes et patois, point étonnant dans un pays qui, pour raisons politiques, a vu se multiplier les uns et les autres et qui pouvait s'appuyer sur les travaux d'un linguiste allemand prestigieux, leur voisin à Bonn, Friedrich Diez et sur les publications du philosophe français Ferdinand Buisson, un Français qui s'était exilé en Suisse avant 1870 pour mieux se distinguer des initiatives politiques de Napoléon III ; et qui, par un *Dictionnaire de pédagogie*, encore vivant de nos jours, proposait des voies neuves. L'entreprise de Cyprien Ayer, co-fondateur d'une branche nouvelle de la linguistique comparée, parfois un peu balbutiante, s'inscrit donc dans les débuts d'un grand mouvement européen.

Le présent ouvrage est né d'un colloque qui réunissait des spécialistes d'une dialectologie suisse, dont on n'a pas suffisamment magnifié les débuts pleins d'imagination, encore qu'ils aient été célébrés au XX^e siècle par le grand socio-linguiste américain, William Labov. Il permet de bien situer les efforts parfois hésitants d'Ayer à la fois novateur pédagogique et précurseur linguistique, proche d'un exilé politique qui deviendra célèbre dans le domaine de l'innovation pédagogique, Ferdinand Buisson, alors exilé en Suisse, mais qui allait être, sous la Troisième république fondateur de l'école républicaine française, auteur d'un *Dictionnaire de pédagogie* qui serait la Bible de cette école nouvelle.

La diversité des articles tend à recouvrir l'étendue des curiosités de cet innovateur intrépide que fut Ayer ; encore vivantes aujourd'hui. On s'attachera pourtant à lire le texte dense du regretté Jacques Bourquin qui avait soutenu en 1980 une thèse sur la dérivation suffixale, reposant en bonne part sur l'analyse des travaux d'Ayer et sur ce *Dictionnaire de pédagogie* de Ferdinand Buisson, déjà évoqué. Dans le même domaine, Pierre Swiggers, arbitre en la matière, a tracé les grandes lignes de la *Phonologie de la langue française* d'Ayer (1874-75).

Anne-Marguerite Fryba-Reber, après avoir retracé les liens d'Ayer et d'Eugène Ritter, grâce à leur correspondance, a desiné avec ce savant universel qu'est Pierre Swiggers, encore lui, les grandes lignes de l'étude des parlers franco-provençaux.

Ce ne sont que quelques aperçus sur un livre très riche qui nous fait pénétrer dans le milieu de la linguistique suisse du XIX^e siècle attentive aux dialectes ; un livre plein des frémissements d'un futur imaginé. Aujourd'hui encore très instructif pour les socio-linguistes. Et qui fera découvrir à plus d'un lecteur la patience, la richesse et la hardiesse de ces chercheurs.

Jean-Claude CHEVALIER, UMR 7597
HTL, Université Paris Diderot

OUVRAGES DES COLLABORATEURS

**Archambault, Sylvie,
Jean-Marie Fournier
& Valérie Raby, eds.,** *Penser l'histoire
des savoirs linguistiques. Hommage
à Sylvain Auroux*, Lyon, ENS Éditions,
2014, coll. « Langages », 720 p.,
ISBN 978-2-84788-417-3

L'ouvrage dresse l'état des lieux d'un domaine de recherches, celui de l'histoire et de l'épistémologie de la linguistique, qui s'est fortement développé depuis ces trente dernières années. Une cinquantaine d'articles variés, dédiés à des langues comme à des périodes diverses, sont ici réunis dans un hommage à Sylvain Auroux, philosophe et historien des sciences du langage, qui a construit l'armature tout à la fois intellectuelle, méthodologique et institutionnelle de ce champ. Au-delà des informations précises ici rassemblées, le lecteur trouvera également l'occasion de réfléchir à la place de la linguistique dans les sciences humaines, et dans les sciences en général.

Sommaire, extraits : voir le site de ENS éditions : <http://catalogue-editions.ens-lyon.fr/fr/livre/?GCOI=29021100040690>

Toutain, Anne-Gaëlle, *La rupture
saussurienne : l'espace du langage*,
Louvain-la-Neuve, Academia, 2014, coll.
« Sciences du langage : carrefours et
points de vue », 11, 394 p., ISBN 978-2-
8061-0145-7

Cet ouvrage propose une lecture radicalement nouvelle de la pensée saussurienne, fondée sur la reconnaissance de la distinction entre langue et idiome instaurée par la théorie saussurienne de la langue. Cette distinction, qui a été recouverte par l'ensemble de la linguistique postsaussurienne, ouvre l'espace du langage comme espace de

théorisation, et cette lecture de Saussure donne ainsi lieu à une reconsidération des rapports entre linguistique et psychanalyse ainsi que de la question de la neurolinguistique.

Table des matières en ligne : <http://www.editions-academia.be/pdf/20145.pdf>

Testenoire, Pierre-Yves,

Ferdinand de Saussure à la recherche des anagrammes, Limoges, Lambert-Lucas, 2013, 350 p., ISBN 978-2-35935-048-7

La recherche de Ferdinand de Saussure sur les anagrammes poétiques (1906-1909) a depuis sa découverte dans les années soixante alimenté des entreprises théoriques fort diverses. De Jakobson à Lacan, de Starobinski à Kristeva, de Derrida à Baudrillard, l'anagramme saussurien a connu une postérité brillante, vivace et polymorphe. La productivité du concept révèle aussi le flou dans lequel est tenu le travail saussurien. Cinquante années après les premières publications fragmentaires, il reste entouré de mystère, les textes qui le consignent demeurant dans l'ensemble inédits. Déterminer les enjeux épistémologiques de cette recherche sur la base d'une publication (F. de Saussure, *Anagrammes homériques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013), telle est l'ambition du présent ouvrage. Historique et méthodique, l'enquête permet une analyse précise des recherches de Ferdinand de Saussure sur le texte de l'Iliade et de l'Odyssée. De nouveaux aspects de son questionnement affluent, alors que d'autres s'enrichissent, au carrefour de la philologie, de la linguistique et de la poétique.

Url de référence : <http://www.lambert-lucas.com/ferdinand-de-saussure-a-la>

Grondeux, Anne, *À l'école de Cassiodore. Les figures « extravagantes » dans la tradition occidentale*, Turnhout, Brepols, 2013, coll.: Corpus Christianorum Lingua Patrum (CCLP) 7, 388 p., ISBN 9782503549019

L'étude des figures employées par Cassiodore dans son *Expositio psalorum* et de leur postérité répond à plusieurs questions, celle de la constitution, au VI^e siècle, d'une terminologie savante qui puise à des sources grecques, celle de la transmission d'une branche du savoir antique au Moyen Âge, celle enfin du rôle des figures dans l'exégèse. De même que les arts libéraux se voulaient alors au service de l'exégèse, l'histoire de ces disciplines peut en effet aujourd'hui servir à celle de l'exégèse. De Cassiodore à Lanfranc, Manegold, Anselme de Laon, Bruno le Chartreux et Pierre Lombard, l'étude de figures utilisées pour commenter l'Écriture fait apparaître les liens entre certains commentaires médiévaux, car le recours à un vocabulaire spécialisé trahit des filiations, et jette un éclairage nouveau sur certains problèmes d'attribution. Elle met aussi en lumière les sources autres qu'exégétiques auxquelles certains maîtres ont eu recours, en liaison avec les commentaires de poètes antiques enseignés dans les écoles et la grammaire de Priscien. Elle révèle une double dynamique de emploi sélectif de la terminologie antique et de renouvellement original, ainsi qu'un va-et-vient entre arts libéraux vers l'exégèse, puisque cette terminologie se trouve partiellement récupérée par les grammaires à partir du XII^e siècle.

Saussure, Ferdinand de, *Anagrammes homériques*, édition et présentation de **Pierre-Yves Testenoire**, préface de Daniele Gambarara, Limoges, Lambert-Lucas, 2013, 450 p., ISBN 978-2-35935-047-0

Ferdinand de Saussure développe en 1906 l'hypothèse d'un principe de composition des poésies anciennes : l'anagramme. Il y consacre, trois ans durant, plus d'une centaine de cahiers manuscrits sans en publier une ligne. Ces travaux, découverts dans les années soixante, ne sont connus depuis que par des extraits. Qualifiés tantôt de géniaux, tantôt de délirants, ils restent, faute de réelle édition, largement méconnus. *Anagrammes homériques* vient combler cette lacune. Établie selon des principes philologiques, la présente édition contient la totalité des textes connus relatifs aux anagrammes dans la poésie homérique ; elle donne pour la première fois accès à un corpus cohérent de travaux de poétique de Ferdinand de Saussure. Réunissant vingt-quatre cahiers et quelques feuillets séparés, elle permet de comprendre l'élaboration et les développements progressifs de l'hypothèse anagrammatique. L'analyse minutieuse des vers de l'Iliade et de l'Odyssée tente de saisir le travail vocal à l'œuvre dans la fusion poétique – nouveau versant de l'entreprise linguistique et poéticienne de Saussure. [<http://www.lambert-lucas.com/anagrammes-homeriques>]

Kessler-Mesguich, Sophie, *Les études hébraïques en France, de François Tissard à Richard Simon (1508-1680)*, avant-propos de Max Engammare, Genève, Droz, 2013, coll.: Travaux d'Humanisme et Renaissance, xiv, 314 p., ISBN 978-2-600-01641-4

Sophie Kessler-Mesguich nous a quittés trop tôt, beaucoup trop tôt (8 février 2010), sans avoir eu le temps de donner

la mesure de tout ce qu'elle connaissait de la grammaire historique de l'hébreu, sans avoir pu achever cette grammaire de l'hébreu moderne qui était devenue son dessein majeur. Elle n'avait jamais publié sa thèse de doctorat, soutenue le 19 décembre 1994 à l'Université de Paris VIII, voulant constamment la parfaire. Cette thèse, *Les études hébraïques en France, de François Tissard à Richard Simon (1510- 1685)*, n'a pourtant pas pris une ride et il était indispensable de la publier. Une double compétence est exigible pour quiconque souhaite étudier les grammaires de l'hébreu en France au seizième siècle : une maîtrise de l'hébreu (et de l'araméen) et une familiarité érudite du latin linguistique de la Renaissance. Sophie Kessler-Mesguich avait acquis ces deux compétences. Personne avant elle n'avait si bien présenté et analysé l'œuvre de François Tissard, la publication de son *Alphabetum Hebraicum* et de sa *Grammatica Hebraica*, ayant identifié toutes les sources de Tissard. Qui est capable de reprendre un tel travail et de nous montrer que c'est en helléniste que Tissard a approché la langue hébraïque et utilisé la grammaire de Qimhi? On peut formuler une question identique avec Sante Pagnini et ses *Hebraicarum institutionum libri quatuor* de 1526. Sophie Kessler-Mesguich a ainsi établi que le premier livre des *Institutiones Hebraicae* est "remarquable par sa précision, tant dans la description phonétique que dans les transcriptions". Quant au deuxième livre, consacré au nom et au pronom, l'auteur montre que Pagnini s'appuie à la fois sur le Mikhlol de David Qimhi et sur le Ma'aseh 'Efod. Tout au long de ce livre, le spécialiste comme le débutant sont éclairés et nourris, très souvent conquis. Le sommaire complet est disponible chez l'éditeur : http://www.droz.org/fr/5856-9782600016414.html#/support-livre_reli%C3%A9